

que la technique de compilation des poèmes repose sur les schémas qui ont présidé à la constitution des recueils manuscrits et que le compilateur cherche à initier ses lecteurs aux pratiques curiales de la poésie.

Par la richesse de son information, par la rigueur de l'argumentation, par l'utilisation raisonnée de notions empruntées à la sociologie (notamment à Bourdieu), le livre de J.T. est non seulement indispensable à tous les spécialistes de lyrique tardive, mais il constituera plus généralement une leçon de méthode pour l'analyse des textes conservés dans des recueils.

Frédéric DUVAL

La dérision au Moyen Âge. De la pratique sociale au rituel politique. Actes de la journée d'études *Pratiques de la Dérision au Moyen Âge, Paris-Sorbonne, 29 novembre 2003*, sous la dir. d'Élisabeth CROUZET-PAVAN et de Jacques VERGER, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2007 ; 1 vol., 292 p. (*Cultures et civilisations médiévales*). ISBN : 978-2-84050-449-8. Prix : € 24,00.

L'introduction précise d'emblée que l'étude de la dérision n'a rien de futile ni d'anachronique au Moyen Âge ; la dérision s'apparente à une véritable « moquerie non dépourvue de méchanceté cherchant non seulement à faire rire, mais à humilier, à discréditer, voire à annihiler, au moins symboliquement, celui ou ceux qu'elle vise ». Cette arme s'avère d'autant plus cruelle que, dans les sociétés médiévales, l'individu « existe d'abord dans le regard des autres » et qu'il dépend de son honneur et de sa réputation. Les seize communications réunies dans ce volume traitent avant tout de ce duel social et politique, mais l'abordent sous des angles très différents. Elles sont distribuées en trois parties distinctes.

La première, intitulée *Visages sociaux de la dérision*, comprend six interventions. Dans *Sainte Foy et les quadrupèdes d'après Bernard d'Angers et ses continuateurs*, D. Barthélemy montre que les récits de miracles prennent souvent « un tour plaisant et piquant ». P. Ménard aborde la question de l'humour, de l'ironie et de la dérision dans les chansons de geste. P. Magdalino, dans *Tourner en dérision à Byzance*, explique que la dérision à Byzance reste un héritage antique et que celle-ci, toujours nuisible, vise à humilier les modestes comme les puissants. Dans *Rites d'initiation et conduites d'humiliation*, J. Verger rappelle que la dérision anime le bizutage des béjaunes dans les universités médiévales. L. Vissière, dans *Des cris pour rire ? Dérision et autodérision dans les cris de Paris (XIII^e-XVI^e siècles)*, fait revivre le paysage sonore des rues de Paris, animé par les cris comiques et *dérisoires* des marchands ambulants. Enfin, L. Martines présente les différents *visages sociaux de la dérision dans les nouvelles et la poésie satirique de la Renaissance*.

La deuxième partie, *Rituels politiques et judiciaires*, regroupe huit interventions. B. Caseau, dans *Rire des dieux*, explique que, d'après Eusèbe de Césarée, Constantin exposa des statues des dieux grecs sur les places publiques de Constantinople afin de ridiculiser ces croyances païennes. Dans *l'ennemi introuvable ou la dérision impossible dans les villes des terres du nord*, É. Lecuppre-Desjardin montre que la dérision sert à disqualifier l'ennemi politique et militaire. G. Lecuppre, dans *le roi et le singe couronné*, étudie l'efficacité de la dérision comme arme de propagande politique. À partir des sources toscanes du XIII^e et XIV^e siècles, I. Taddei s'attaque à la dérision, politisée et ritualisée, qui accompagne les luttes incessantes entre les Communes guelfes et

gibelines. J.C. Maire-Vigueur rappelle, à partir de l'exemple de l'Italie communale, que l'usage des mots pour blesser et railler fait partie depuis toujours des rivalités politiques. Dans *La queue de l'âne*, R. Villard s'intéresse au visage cruel et violent de la dérision en Italie, lors des charivaris. A. Zorzi expose le rôle de la dérision dans les peines infâmantes et les exécutions capitales, également dans le cadre italien. Dans *En grand esclandre et vitupère de notre majesté*, R. Telliez révèle que les archives judiciaires regorgent d'affaires où la dérision est « un instrument de contestation » de l'autorité publique et royale ; les agents publics deviennent ainsi les cibles privilégiées de la dérision et voient leur prestige avili.

La troisième partie, *De la dérision à la compassion*, réunit deux A., J.C. Schmitt, qui évoque les représentations iconographiques de la dérision, et J.M. Moeglin, qui analyse le rituel de la corde au cou comme acte de pénitence publique permettant le rachat de l'honneur blessé.

Severine FARGETTE

Béatrice DELAURENTI, **La puissance des mots. *Virtus verborum*. Débats doctrinaux sur le pouvoir des incantations au Moyen Âge**, Paris, Cerf, 2007 ; 1 vol. in-4°, 579 p. (Cerf histoire). ISBN : 978-2-204-08227-3. Prix : € 59,00.

Le livre de B. Delaurenti s'attaque à une question en apparence technique, voire marginale dans la réflexion scientifique médiévale, qui se trouve en fait au cœur d'un faisceau d'interrogations et de pratiques liées tant aux disciplines du *trivium*, en particulier la grammaire et la rhétorique, qu'à la théologie, la philosophie, la physique, la médecine et la magie. Les incantations, formules orales ou écrites faisant partie de rituels magiques pleinement assumés comme tels, ou rituels d'appoint utilisés dans les pratiques médicales, furent toujours tenues en suspicion par une Église qui tenait à s'assurer le monopole du sacré et des formules réputées efficaces. À partir du début du XIII^e siècle s'engagea un débat sur la cause de leur *virtus*, tendancielle-ment reconnue par les penseurs et les praticiens médiévaux (même si l'essai montre ça et là des traces de scepticisme). Durant cinq générations, une chaîne de penseurs se mouvant entre réflexion théologique (Guillaume d'Auvergne, Thomas d'Aquin), physique et linguistique (Roger Bacon, Nicole Oresme) et médicale (Pietro d'Abano, Gentile da Foligno) tente de définir les voies possibles d'une explication physique, rationnelle et naturaliste de la vertu des incantations, oscillant entre le pôle de l'action démoniaque, toujours présent à l'arrière-plan, parfois rejeté radicalement (Oresme dans sa première version), celui d'explications déterministes, émanatistes ou astrologiques, notamment inspirés des théories al-kindiennes, enfin le développement de réflexions intentionnalistes, tenant compte des désirs du patient et du médecin. B.D. organise un parcours en quatre volets pour présenter la base conceptuelle et l'évolution de ces débats. Une première partie (*L'incantation au Moyen Âge : chronologie, sources et enjeux d'une controverse*, p. 23-155) présente les acteurs, les pratiques d'incantation en question et leurs liens avec les concepts de magie (*magia*), nature et paroles (*verba*) tels qu'ils étaient définis à l'âge scolastique. La deuxième partie expose les mécanismes d'ouverture de cet âge naturaliste à travers la présentation des théories de l'incantation développées de manière fort différente à partir de prémisses en partie semblables par Roger Bacon et Guillaume d'Auvergne, et de leurs échos dans la présentation encyclopédique d'un Vincent de Beauvais et la réflexion théologique d'un